

NOCES BRETONNES

Il est peu de pays où le mariage donne lieu à un cérémonial plus compliqué, plus pittoresque qu'en Bretagne. Il y a une cinquantaine d'années surtout, avant les chemins de fer, on pouvait assister, dans les fermes où se trouvait une jeune fille à marier, aux scènes de mœurs les plus inattendues. La demande en mariage ne se faisait point par l'intermédiaire des parents. C'était un tailleur, homme d'esprit souple et de langue acérée, qui en était toujours chargé. On appelait ce messenger d'amour le *bazvalan*, parce qu'il avait d'habitude pour emblème une branche de genêt fleuri. On le reconnaissait du premier coup d'œil à cet insigne et aussi à ses bas de chausses bi-partis, dont l'un était rouge et l'autre violet.

Le *bazvalan* commençait par s'assurer de l'assentiment de la jeune fille et des parents. Il revenait une seconde fois à la ferme pour la demande officielle ; mais il était accompagné cette fois-là du jeune homme à qui l'on ménageait un tête à tête avec la jeune fille. Leur entretien terminé, les nouveaux accordés s'approchaient, en se tenant par le petit doigt, de la table où avaient déjà pris place leurs parents respectifs ; on leur apportait une miche de pain, un couteau et un verre. Le même couteau devait leur servir à couper le pain et ils devaient boire dans le même verre l'hydromel ou le cidre que leur versait le *bazvalan*. Après cette sorte de communion préparatoire, ils étaient regardés comme liés l'un à l'autre : celui des deux qui se fût dédit eût été l'objet du mépris public.

Entre temps et d'un commun accord, les parents des nouveaux fiancés avaient fixé la date des noces. La jeune fille, accompagnée de son garçon d'honneur, le jeune homme, de sa fille d'honneur, s'étaient rendus de porte en porte pour faire leurs invitations. Plus on est pauvre en Bretagne, plus on tâche qu'il y ait d'invités à la noce. C'est que, là-bas, les convives ne paient pas seulement leur écot : ils offrent encore aux mariés les éléments du repas de noce et la boisson par surcroît. Aucun peuple n'a l'esprit plus communautaire : grâce aux cadeaux de toutes sortes qui affluent chez les nouveaux époux, les moins fortunés de ceux-ci ont de quoi se mettre en ménage et faire face aux premières nécessités de leur vie commune.

Mais c'est dans les fermes riches que les cérémonies revêtaient une originalité dont on ne trouverait nulle part les équivalents. La noce avait toujours lieu à cheval. Le jour marqué, au lever du soleil, la cour de la ferme se remplissait d'une joyeuse cavalcade qui venait chercher la jeune fille et ses parents pour les conduire à l'église.

Le fiancé est à leur tête, le garçon d'honneur à ses côtés. A un signal convenu, son *bazvalan* descend de cheval, monte les degrés du perron et déclame à la porte de la future un chant improvisé, auquel doit répondre un autre chanteur de la maison qui fait près de la jeune fille, comme le *bazvalan* près du jeune homme, l'office d'avocat et que l'on nomme *breutaer*.

Le tournoi des deux rimeurs prend fin par la victoire du *bazvalan*. Celui-ci est introduit dans la grande pièce du logis, qui sert tout à la fois de salon, de réfectoire et de cuisine. Il s'assied un moment à la table des maîtres, puis retourne dans la cour chercher le fiancé... Le père de la jeune fille attend son futur gendre sur le pas de la porte : dès qu'il paraît, il lui remet une sangle de cheval que le fiancé devra passer à la ceinture de sa belle. C'est l'occasion d'un nouveau chant pour le *breutaer* : "J'ai vu dans une prairie une jeune cavale joyeuse, etc., etc." Le tour du *bazvalan* vient ensuite. Il prend la jeune fille par le petit doigt et la mène vers ses parents :

"Allons, jeune fille, lui dit-il, courbez vos deux genoux et baissez le front sous les mains de votre père. — Vous pleurez ? — Oh ! regardez votre père et votre pauvre mère... Eux ils pleurent aussi, mais combien leurs larmes sont plus amères que les vôtres !... Ils vont se séparer de la fille qu'ils ont bercée et fait danser dans leur bras ! Qui ne sentirait son cœur se briser à la vue d'une pareille douleur ? Et pourtant il faut que ces pleurs tarissent. — Père tenez, ta fille est là, regarde, à genoux les bras tendus !... Pauvre mère avance tes mains !... Une prière et une bénédiction pour l'enfant qui va partir. (*Le père et la mère donnent leur bénédiction à la jeune fille.*) Assez maintenant. Vous avez obéi aux commandements de Dieu, jeune fille, embrasse tes parents et relève-toi forte, car tu appartiens désormais à un homme !"

Les assistants montaient aussitôt à cheval. En tête, sur la même haquenée, s'avançaient le fiancé et sa future, celle-ci avec autant de galons d'argent à ses manches ou de petits miroirs à sa coiffe qu'elle recevait de mille livres de dot. Le rendez-vous général était au bourg voisin, que de longues distances séparaient souvent de la ferme. Mais, avant de pénétrer dans la mairie et à l'église, il restait une dernière formalité à remplir. Précédés du *bazvalan*, le fiancé et sa future se dirigeaient vers le cimetière et, arrivés devant les tombes de leurs parents, ils se mettaient à genoux, tandis que le *bazvalan* récitait à voix haute l'adjuration consacrée :

"Maintenant que les vivants ont consenti au mariage de leur fille, nous venons vers vous, âmes des ancêtres, et nous vous adjurons de nous délivrer aussi votre consentement. Vous voyez tout, et vous savez l'avenir autant que le passé. Accordez-nous la jeune fille que recherche notre ami et, connaissant de quelle affection il vous eût chéries, bonnes âmes, agréez-le pour votre enfant."

Cette fois il n'y avait plus qu'à passer devant le maire et le curé. Ces deux parties du cérémonial n'avaient rien d'extraordinaire. Il paraît cependant qu'en certaines paroisses, quand l'assistance était toute rendue dans la sacristie, le prêtre tirait d'un panier que portait le garçon d'honneur un pain blanc sur lequel il faisait le signe de la croix avec la pointe d'un couteau et dont il partageait ensuite une tranche entre les deux époux.

La noce sortait enfin de l'église. Zim ! Boum ! Bam ! De tous côtés sur la place, pétaradaient les coups de fusil ; bombardes et binious éclataient en sonorités aiguës. L'assistance remontait à cheval et reprenait le chemin de la ferme où des tentes étaient dressées, vastes quelquefois à pouvoir loger 7 ou 800 convives. Comment décrire ces banquets ? Longtemps contenue, la gaieté bretonne, comme un cidre pétillant, lâchait sa bonde et partait en furées retentissantes. Commencé à midi, le festin ne s'achevait souvent qu'à six heures du soir. Puis, les tables enlevées, jeunes filles et garçons nouaient leurs rondes. Bien avant dans la nuit, surtout en été, les danses se prolongeaient et il ne fallait pas moins, pour suspendre l'entrain, que l'annonce des préliminaires de la *Soupe au lait*.

De toutes les cérémonies auxquelles le mariage donne lieu en Bretagne, la cérémonie de la soupe au lait est celle qui s'est conservée avec le plus de fidélité.

Chantons la soupe blanche, amis chantons encor
Le lait et son bassin plus jaune que l'or.

Près du lit des époux chantons la soupe blanche.
La voilà sur le feu qui bout dans son bassin.

Bien ! Le lait jusqu'aux bords dans les écuelles fume :
Dans un seul vase offrons leur part aux deux époux,
Pour qu'ils boivent toujours ainsi que ce lait doux
Dans un vase commun le miel et l'amortume.

Ce que ne dit point le poète, c'est le mélange de sérieux et de gaieté qui accompagne cette petite scène : les nouveaux mariés sont assis sur un banc. Le garçon et la fille d'honneur leur apportent l'écuelle qui contient la soupe ; mais les cuillères sont percées ; un fil invisible rattache par surcroît tout les morceaux de pain. Le lait fuit de tous côtés, et c'est une explosion de rire général, tandis que les mariés font tous leurs efforts pour en absorber quelques gouttes. De guerre lasse, ils laissent tomber la cuiller.

C'est le moment que guette l'assistance pour entamer la chanson de la soupe au lait. Il y a plusieurs variantes de cette chanson. Celle qu'on chante sur le littoral trégorrois est particulièrement mélancolique. L'auteur y a fait tenir tout le drame de la vie bretonne ; il ne flatte pas les nouveaux époux ; il leur peint le mariage sous des couleurs plutôt sévères.

"Aimez-vous bien l'un l'autre, dit-il en terminant. Gardez l'un pour l'autre une étroite fidélité ; élevez vos enfants dans la crainte de Dieu. — Par ainsi, chrétiens, quand l'heure de la mort sonnera pour vous, votre séparation ne sera point éternelle, et Dieu vous donnera la joie de vous retrouver dans son paradis."

La première journée des noces est terminée. La seconde est d'un caractère tout différent. Elle commence par un service funèbre auquel assistent tous les invités de la veille : les morts ne sont jamais oubliés en Bretagne. Mais il y a une autre catégorie de malheureux pour qui ce jour est un jour de liesse ; ce sont les pauvres ces *hôtes de Dieu*, comme les appelle une expression bretonne. Pareils à un volier de moineaux pillards, ils s'abattent sur la ferme des quatre aires du vent. Tous les éclopsés de la création sont réunis là ; on dirait une nouvelle cour des miracles.

Ravêtus de leurs haillons les plus propres, ils mangent les restes du festin de la veille ; la nouvelle mariée, la jupe retroussée, sert elle-même les femmes, et son mari les hommes. Au second service, celui-ci offre le bras à la mendicante la plus respectable ; la jeune femme donne le sien au mendiant le plus considéré de l'assemblée, et ils vont danser avec eux dans la cour. Il faut voir de quel air se trémoussant ces pauvres gens ! les uns sont nu-pieds ; les "merveilleux" portent des sabots ; il y en a nu-tête ; d'autres ont des chapeaux tellement percés que leurs cheveux s'échappent par les crevasses ; tous les haillons volent au vent ; maigre ouverture trahit la misère, mais laisse voir battre le cœur ; les pieds s'agitent dans la fange, mais l'âme est dans le ciel.

La nuit venue, les pauvres, avant de quitter la ferme, adressent aux nouveaux époux leurs souhaits de prospérité. Le plus âgé de la bande se place ensuite au milieu de l'aire, s'agenouille et récite un *De profundis* pour les trépassés. Cette fois tout est fini.